

## 6- Abunai !

Je me levai aussitôt et criai de toutes mes forces en agitant frénétiquement les bras. Je sautai en l'air en hurlant pour qu'ils s'arrêtent, qu'ils m'entendent, qu'ils me voient.

- Je suis là ! Là ! Je suis là !

Je ne m'arrêtai que lorsque j'eus la gorge en feu et ne pouvais plus crier. Le pétrolier glissait à l'horizon avec une lenteur désespérante. Il ne changeait pas de direction, et je sus qu'il ne le ferait plus. Je compris aussi que personne ne regarderait et que, même s'ils le faisaient, l'île tout entière leur apparaîtrait comme une vague petite bosse au loin. Comment pourraient-ils me voir ? Impuissant, éperdu, je dus me contenter de regarder le pétrolier s'éloigner inexorablement de moi, puis disparaître à l'horizon. Cela dura toute la matinée, une matinée d'angoisse mortelle.

Tandis que je restais là, sur le sommet de la colline de guet, à regarder le pétrolier disparaître, une colère brûlante remplaça peu à peu mon désespoir.

Si j'avais eu le droit de faire un feu, j'aurais eu au moins une chance, les marins auraient peut-être vu la fumée. Le vieil homme m'avait donné une natte pour dormir et un drap, je ne l'oubliais pas. Il veillait sur moi, il me maintenait en vie, mais il me gardait aussi prisonnier.

Quand la dernière trace du pétrolier eut disparu de ma vue, je me promis de ne plus jamais laisser passer ma chance. Je fouillai dans ma poche. J'avais toujours mon précieux morceau de verre. Je réfléchis à ce que j'allais faire et décidai de construire un autre feu, pas sur la plage où il pourrait le voir, mais ici sur la colline de guet, derrière les rochers et bien caché pour qu'il ne puisse pas le découvrir, même avec des jumelles, car, à présent, tout me portait à croire qu'il en avait. Je ramasserais un grand tas de bois, j'en ferais un phare mais je ne l'allumerais pas. Je le préparerais bien comme il faut et j'attendrais de voir un bateau. Puisque j'en avais vu un passer, il y en aurait sûrement d'autres, il fallait qu'il y en ait d'autres, et quand il viendrait, j'aurais mon bout de verre et un endroit où j'aurais caché des feuilles aussi fines que du papier, aussi sèches que de l'amadou. Je ferais brûler un tel brasier, un feu qui enverrait un tel panache de fumée que le bateau qui passerait par là ne pourrait pas ne pas le voir.

A partir de ce moment, je ne restais plus toute la journée à attendre, assis en haut de ma colline de guet. J'employais le plus clair de mon temps à fabriquer mon signal de détresse, mon phare. Je prenais de grosses branches dans la forêt et les traînais le long de l'éboulis rocheux, puis je les empilais, mais du côté de la colline qui donnait sur la mer - un endroit parfait pour être vu de l'océan quand le feu serait allumé, mais bien à l'abri des yeux fureteurs du vieil homme que je considérais désormais comme mon geôlier. Et il me surveillait, j'en étais sûr à présent. Pendant tout le temps où je cherchais et transportais mon bois, je pris garde de rester hors de sa vue. Seul un regard venant de la mer aurait pu surprendre ce que je faisais. Or, il n'y avait aucun regard, au large, pour me voir.

Il me fallut plusieurs jours de travail intensif pour construire mon phare secret. J'avais presque fini, lorsque quelqu'un découvrit ce que je préparais. Mais ce n'était pas le vieil homme.

J'étais en train de soulever une lourde branche pour la mettre sur mon tas de bois, quand je sentis soudain une ombre au-dessus de moi. Perché sur un rocher, un orang-outan me regardait. Impossible de savoir si c'était le même que la dernière fois. Il se tenait à quatre pattes, ses grandes épaules voûtées, la tête baissée. Il m'observait, me jetant des coups d'œil obliques. Je n'osai pas bouger. Il y eut un temps d'arrêt, exactement comme le jour où j'en avais rencontré un sur la plage.

Il s'assit et me regarda avec un certain intérêt pendant un moment. Puis il détourna les yeux, se gratta nonchalamment la tête et se sauva. Il s'arrêta une seule fois, se retourna pour me jeter un dernier coup d'œil, puis regagna l'ombre des arbres et disparut. Tandis que je le regardais partir, je me dis qu'il avait

peut-être été envoyé pour m'espionner, qu'il allait sans doute raconter au vieil homme ce qu'il m'avait vu faire. C'était une idée ridicule, mais je me rappelle y avoir pensé.

Un orage éclata cette nuit-là, un orage terrifiant, avec des éclairs éblouissants, des coups de tonnerre assourdissants, une pluie diluvienne et tant de vent qu'il me fut impossible de fermer l'œil. De grandes vagues rugissantes déferlaient violemment sur la plage, faisant trembler le sol. Je déroulai ma natte tout au fond de la grotte. Stella restait couchée à mes côtés et se blottissait contre moi. Comme j'appréciais sa présence !

Il fallut quatre jours pour que l'orage passe mais, même aux pires moments, mon poisson et mes fruits m'attendaient chaque matin sous la boîte de fer-blanc qu'il avait solidement fixée au rocher pour qu'elle ne s'envole pas. Je restai à l'abri dans la grotte, avec Stella. Tout ce que nous pouvions faire, c'était regarder la pluie tomber à torrents. Je contemplais aussi, avec stupéfaction, la puissance des vagues immenses de l'océan qui déferlaient en rouleaux tumultueux, puis explosaient en se brisant sur la plage, comme si elles voulaient mettre l'île en pièces et nous engloutir dans la mer. Je pensais souvent à mes parents sur la *Peggy Sue*, je me demandais où ils pouvaient bien être. J'espérais seulement qu'ils avaient pu éviter le typhon, car c'en était un.

Puis, un matin, l'orage s'arrêta aussi vite qu'il s'était déclaré. Le soleil brillait dans un ciel bleu et limpide, et la symphonie de la forêt repartit là où elle s'était arrêtée. Je m'aventurai dehors. De la vapeur montait de toute l'île, des gouttes d'eau tombaient de partout. Je grimpai aussitôt sur la colline de guet pour voir si je n'apercevais pas de bateau qui ait peut-être fait fausse route à cause de la tempête, ou qui se soit abrité du vent derrière l'île. Il n'y avait rien. Ce fut une déception, mais mon phare, au moins, n'avait pas été détruit. Il était trempé, bien sûr, mais intact. Je ne pouvais plus faire de feu jusqu'à ce qu'il sèche.

Toute la journée, l'air fut chaud et lourd. J'avais du mal à bouger, et même à respirer. Stella restait couchée, pantelante. Le seul endroit où l'on pouvait se rafraîchir était la mer, aussi passais-je la plus grande partie de la journée à me prélasser dans l'eau. De temps en temps je jetais un bout de bois à Stella pour lui faire plaisir.

Je faisais la planche dans l'eau, flottant tranquillement, rêvant les yeux ouverts, quand j'entendis la voix du vieil homme. Il courait sur la plage, nous criant quelque chose et agitant sauvagement son bâton en l'air.

- *Yamero ! Abunai ! Dangereux. Compris ? Pas nager !*

Il n'avait pas l'air furieux contre moi, comme la première fois, mais plutôt inquiet.

Je regardai la mer, autour de moi. Il y avait toujours un peu de houle, mais la tempête exhalait son dernier souffle, les vagues retombaient mollement, épuisées, sur la plage. Je ne voyais pas de danger particulier.

- Pourquoi ? lui demandai-je. Qu'est-ce qui se passe ?

Il avait jeté son bâton sur la plage et pataugeait dans l'eau en se dirigeant vers moi.

- Pas nager. *Dameda ! Abunai ! Pas nager.*

Il m'attrapa alors par le bras et me tira de force hors de l'eau.

Il avait une poigne de fer. Je ne pouvais absolument pas lui résister. Il ne me lâcha qu'une fois revenu sur la plage. Il resta là quelques instants, hors d'haleine.

- Dangereux. Très mauvais. *Abunai !* me dit-il en me montrant la mer. Pas nager. Très mauvais. Pas nager. Compris ?

Il me regarda dans les yeux d'un air dur, me faisant clairement comprendre qu'il ne s'agissait pas d'un conseil, mais d'un ordre auquel je devais obéir. Puis il fit demi-tour, récupéra son bâton et retourna dans la forêt. Stella le suivit, mais je la rappelai.

A ce moment-là, j'eus envie de le défier ouvertement. Je me précipiterais dans la mer et pataugerais en faisant le plus de bruit possible, de la façon la plus provocante. J'allais lui montrer ! J'étais scandalisé par la monstrueuse injustice de tout son système. Pour commencer, il ne me permettait pas d'allumer de feu. Ensuite, il me bannissait à un bout de l'île, et maintenant je n'avais même plus le droit de nager ! J'avais envie de le traiter de tous les noms. Mais je n'en fis rien. Je ne retournai pas non plus nager dans la mer. Je capitulai. Je cédai, car j'étais obligé de le faire. J'avais besoin de sa nourriture, de son eau. Tant que mon tas de bois ne serait pas sec, tant qu'un autre bateau ne passerait pas, je serais obligé de me conformer à sa loi. Je n'avais pas le choix. Devant ma grotte, je fis sur le sable une figurine de la taille

d'un homme qui le représentait, et je sautai dessus, défoulant ma fureur et ma frustration. Ensuite, je me sentis un peu mieux, mais pas tellement.

Jusque-là, à part quelques coups de cafard, quand la nostalgie des miens et la solitude m'empoignaient, j'avais plus ou moins réussi à garder le moral. Mais ce n'était plus le cas. Mon phare restait désespérément humide. Je montais tous les jours sur la colline pour guetter un bateau, et tous les jours la mer s'étendait de toutes parts, vide. Je me sentais de plus en plus isolé, de plus en plus déprimé. A la fin, je décidai de ne plus monter à la colline de guet, que ce n'était même pas la peine. Je restais donc dans ma grotte le jour aussi, recroquevillé sur ma natte pendant des heures. Je restais là, m'enfonçant dans mon malheur, ne songeant qu'à ma situation désespérée. Je me disais que je n'arriverais jamais à sortir de cette île, que j'allais mourir là, que mes parents ne sauraient jamais ce qui m'était arrivé. Personne n'en saurait rien, en dehors du vieil homme, de l'homme fou qui me gardait prisonnier, qui me persécutait.

Le temps était toujours lourd et humide. J'avais une envie folle d'aller plonger dans l'océan, mais je n'osais pas. Il me surveillait, c'était sûr. En dépit du poisson, des fruits, de l'eau que le vieil homme continuait à m'apporter, plus les jours passaient, plus je le haïssais. J'étais abattu, déprimé, mais en colère aussi, or c'est cette colère qui peu à peu me poussa à vouloir me sortir de là. Et c'est cette détermination qui me remonta le moral. Je grimpai de nouveau sur ma colline de guet. Je commençai par ramasser des feuilles et des brindilles sèches à la lisière de la forêt, puis je les cachai dans la large fente d'un rocher pour être sûr qu'elles restent toujours sèches et soient utilisables quand le jour viendrait. Mon phare avait enfin séché. Je le reconstruisis, de plus en plus haut. Lorsque j'eus fait tout ce que je pouvais faire, je m'assis et attendis mon heure. Je savais qu'elle viendrait. Jour après jour, semaine après semaine, j'allai m'asseoir en haut de la colline, mon bout de verre bien poli dans ma poche, mon phare prêt à s'allumer.

Quand le jour arriva, quand l'heure vint, je n'étais pas du tout en haut de ma colline. Un matin, encore tout endormi, je sortis de ma grotte : il était là ! Un bateau ! Un bateau avec d'étranges voiles d'un brun rouge - sans doute une sorte de jonque chinoise - et pas si loin que ça ! L'excitation eut raison de moi. Je courus comme un fou sur la plage, criant et hurlant de toutes mes forces. Mais je m'aperçus très vite que c'était complètement absurde. La jonque n'était pas très loin, mais en pleine mer quand même, et à une trop grande distance pour que quelqu'un puisse me voir ou m'entendre. J'essayai de me calmer, de réfléchir. ... Le feu ! Allumer le feu !

Je courus tout le long du sentier jusqu'au sommet de la colline de guet, sans m'arrêter une seule fois. Stella me suivait en aboyant. Tout autour de moi, la forêt caquetait, résonnait de cris rauques et stridents de protestation contre ce brusque dérangement. Je préparai les feuilles sèches que j'avais cachées, pris mon morceau de verre et m'accroupis à côté de mon tas de bois pour allumer un feu. Mais je tremblais si fort d'excitation et d'épuisement que je n'arrivais pas à empêcher ma main de bouger. J'arrangeai donc des brindilles en haut du tas et posai le bout de verre par-dessus, comme je l'avais déjà fait la première fois. Puis je m'assis tout près, priant pour que les feuilles se consomment.

Chaque fois que je levais les yeux vers la mer, je voyais la jonque s'éloigner lentement, mais elle était toujours là.

J'eus l'impression que cela durait une éternité, mais soudain une fine volute de fumée s'éleva, immédiatement suivie de la lueur merveilleuse d'une flamme se propageant au bord d'une feuille. Je me penchai pour souffler doucement sur le feu et lui insuffler la vie.

C'est alors que je vis ses pieds. Je levai les yeux. Le vieil homme se tenait en face de moi, me regardant d'un air furieux et meurtri. Il ne dit pas un mot, mais se mit à piétiner mon embryon de feu. Il s'empara de mon morceau de verre et le jeta violemment contre un rocher plus bas où il se brisa en mille morceaux. Je ne pouvais rien faire d'autre que le regarder en pleurant tandis qu'il donnait un coup de pied dans mon précieux tas de feuilles sèches, qu'il démantelait mon phare, lançait les branches et les brindilles une par une en bas de la colline. Un groupe d'orangs-outans se rassembla pour assister à la scène.

Désormais, il ne restait pratiquement rien de mon phare. Tout autour de moi, ses débris jonchaient l'éboulis rocheux. Je m'attendais à ce que le vieil homme se mette à m'injurier. Au contraire, il me parla très calmement, très posément.

- *Damoda*, me dit-il.

- Mais pourquoi ? m'écriai-je. Je veux rentrer chez moi. Il y a un bateau, vous ne le voyez pas ? Je veux simplement m'en aller, c'est tout. Pourquoi m'en empêcher ? Pourquoi ?

Il me regarda un instant. Je crus déceler dans son regard comme un éclair de compréhension. Puis, avec la plus grande raideur, il s'inclina très bas en disant :

- *Gomenasai. Gomenasai. Désolé. Très désolé.*

Là-dessus, il me quitta et disparut dans la forêt, suivi des oranges-outans.

Je restai assis là à regarder la jonque jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un petit point à l'horizon, jusqu'à ce que je ne supporte plus la vue de l'océan.

Je décidai immédiatement de le défier. J'étais si furieux que je ne me préoccupais plus des conséquences de ma désobéissance. Plus maintenant. Stella sur mes talons, je longeai la plage, puis m'arrêtai devant la ligne de démarcation sur le sable et là, délibérément, je la franchis. Je voulais qu'il sache exactement ce que je faisais.

- Vous me voyez, vieil homme ? lui criai-je. Regardez-moi ! Je suis passé de l'autre côté. J'ai franchi votre ligne imbécile ! Et maintenant, je vais nager. Je me fiche de ce que vous pouvez dire. Vous pouvez arrêter de me donner à manger, je m'en fiche ! Vous m'entendez, vieil homme ?

Je me retournai, traversai la plage en courant et me précipitai dans l'eau. Je nageai furieusement, jusqu'à ce que je sois complètement épuisé et loin du rivage. Dans ma fureur, je battais des pieds, faisant gicler, bouillonner et mousser l'eau autour de moi.

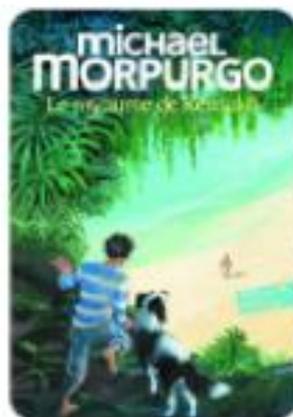
- La mer est à moi autant qu'à vous, criai-je. Et je nagerai autant que je le voudrai !

Alors, je le vis. Il apparut soudain en bordure de la forêt. Il me cria quelque chose en agitant son bâton. C'est à ce moment-là que je sentis une douleur cuisante dans la nuque, dans le dos et dans mes bras aussi. Une grande méduse blanche flottait juste à côté de moi et me touchait avec ses tentacules. J'essayai de m'éloigner, mais elle me suivait, elle me pourchassait. Elle me toucha de nouveau, au pied cette fois. La douleur fut immédiate et atroce. Elle envahit tout mon corps, comme une décharge électrique continue. Je sentis mes muscles se raidir. Je voulus battre des pieds pour me rapprocher du rivage, mais ce fut impossible. Mes jambes semblaient paralysées, mes bras aussi. Je coulais, et ne pouvais rien faire pour m'en empêcher. Je vis que la méduse s'appêtait à me tuer. Je hurlai, et l'eau entra dans ma bouche. J'étais en état de choc. J'allais mourir, j'allais couler, mais peu m'importait. Je voulais simplement que la douleur s'arrête. Et la mort, je le savais, l'arrêterait.

# Le royaume de Kensuké

Michael MORPURGO

## Chapitre 6



https://www.morpurgo.fr

Nom : \_\_\_\_\_ Prénom : \_\_\_\_\_ Date : \_\_\_\_\_

Je lis les pages 79 à 91. Je peux garder mon livre ouvert pour répondre aux questions.

1) Quelle sorte de bateau Michael aperçoit-il au début du chapitre ?

un canoë  un paquebot  une barque  un voilier  un pétrolier

2) Que décide de faire Michael pour être vu au prochain passage d'un bateau ?

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

3) Michael a le sentiment d'être prisonnier de Kensuké... Je relève une phrase du chapitre qui le prouve.

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

4) Qui vient rendre visite à Michael alors qu'il construit son phare ?

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

5) Je retrouve les mots du texte.

a) Page 82 : La pluie qui tombe est très forte, très abondante, on dit qu'elle est \_\_\_\_\_.

b) Page 83 : Stella respire avec peine; on dit qu'elle est \_\_\_\_\_.

6) Colorie le sentiment dominant que Michael ressent envers le vieil homme dans ce chapitre :

la gratitude	la jalousie	la fureur	la surprise	l'indifférence
--------------	-------------	-----------	-------------	----------------

7) Michael parvient-il à attirer l'attention de la jonque chinoise ? Pourquoi ?

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

8) Kensuké se montre-t-il en colère quand il parle à Michael ? Que lui dit-il ?

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

9) De quel danger Kensuké a-t-il essayé de protéger Michael ?